

Claire Parada

Responsable oui, mais jusqu'où * ?

Depuis la découverte de l'inconscient par Freud, la question de la responsabilité du sujet a dû se reposer autrement, puisque la notion même d'inconscient suppose que le sujet est mu par des mouvements qu'il ignore. De quoi sommes-nous responsables alors ? Sommes-nous responsables de notre inconscient ? Et en quoi ?

Toujours est-il que cette découverte a remis en cause la conception classique de la responsabilité qui prévalait jusque-là, conception selon laquelle tout adulte pouvait et devait répondre pleinement et entièrement de ses actes et de ses agissements, à l'exception des aliénés, des idiots et des enfants, comme nous l'a exposé ici le D^r Jean-Charles Pascal ¹, expert psychiatre auprès des tribunaux. Au fil des époques, ce qui est recherché pour déclarer quelqu'un responsable d'un point de vue pénal est affaire de « libre arbitre », de « lucidité ou démence », de volonté et d'intentionnalité, jusqu'à aujourd'hui où dans le code pénal il est question de « discernement » altéré ou aboli. Chacun est donc censé savoir ce qu'il fait et pouvoir en répondre, l'exception étant située du côté de la pathologie.

Bref, la responsabilité a toujours été intimement liée aux capacités de jugement intellectuel, autrement dit à une organisation des idées bien ordonnées qui éclairent le sujet dans sa conduite, bonne ou mauvaise d'ailleurs.

Avec la découverte de l'inconscient, Freud revient sur cette idée que ce qui oriente le sujet dans sa conduite et ses actions est à situer uniquement au niveau des capacités intellectuelles, des capacités de jugement, comme essaye de l'établir Kant. Une part, et une part importante de ce qui motive le sujet dans ses actions, échappe à la conscience. C'est ce qu'il observe dans les symptômes des premiers cas d'hystériques d'abord, mais là on reste encore dans le cadre du pathologique. Il va alors l'étendre aux lapsus et aux actes manqués. Point de jugement éclairé dans ces actions, mais un surgissement de quelque chose pouvant même être en contradiction avec la morale de l'auteur. Là aussi on pourrait dire qu'il s'agit d'un accident, d'un achoppement chez le sujet, quelque chose du côté de l'anomalie. Sauf

que Freud y lit bien autre chose. Il y lit un désir et un désir qui vient du sujet, donc. En partant de la pathologie, il généralise le processus à tous – tous mus par notre inconscient. Toutes nos actions, tous nos choix professionnels comme amoureux sont motivés par quelque chose qui échappe au jugement et à la raison et sont guidés par la pulsion, le fantasme et les premières fixations infantiles, dont, à priori, nous ne savons rien.

Alors, cela fait-il de l'homme un irresponsable généralisé pour autant ? Ce n'est pourtant pas ce que conclut Freud. En effet, dans le même temps où il ébranle le socle du jugement éclairé, où il le remet en cause par la révélation qu'existent en nous des mouvements, des éléments insus, donc incontrôlables, qui guident nos actions, il n'exonère pas pour autant l'homme de toute responsabilité, car ce qui travaille en sous-main dans l'inconscient, ce n'est pas non plus n'importe quoi sans queue ni tête, partant dans tous les sens. Il s'agit d'un système organisé qui a ses propres lois, même si elles diffèrent des lois du système conscient.

Ce qu'il découvre être agissant dans les symptômes, les actes manqués, les lapsus, et qui échappe à la compréhension du sujet qui en est l'auteur, c'est un désir, un désir inconscient peut-être mais qui n'en est pas moins un désir du sujet. Un désir qui peut entrer en contradiction avec les idéaux moraux du sujet, idéaux dictés par la société, nous dit-il dans *Malaise dans la civilisation*, mais qui ne le constituent pas moins pour autant. Et c'est ce désir, inconscient et indestructible précise-t-il, présent depuis toujours, qu'il invite à faire venir au savoir par la méthode de déchiffrement qu'il a inventée, afin que justement *Wo Es war soll Ich werden*, écrit-il dans la trente et unième des *Nouvelles conférences*, c'est-à-dire que « là où était le ça, le "je" vienne-t-à être ». Autrement dit, que de ce qui constitue son inconscient, le sujet puisse se faire une conduite, comme le dira Lacan plus tard. Nous y reviendrons.

Wo Es war, soll Ich werden

C'est précisément dans cet impératif freudien que Lacan situe le renouvellement que Freud donne à la question éthique, l'éthique qui serait propre au discours analytique, chaque discours comportant sa propre éthique comme nous l'a clairement déplié Sol Aparicio ² lors de la séance de janvier. Lacan démontre tout au long du *Séminaire VII* sur l'éthique en quoi une éthique nouvelle est apportée par Freud dans cette phrase, en déplaçant la question du Bien universel moral et du service des biens vers la question du désir.

Ce « je » qui doit advenir là où c'était est bien ce « je » qui s'interroge sur ce qu'il veut au regard de « son expérience morbide ³ » dit Lacan,

c'est-à-dire à travers ses symptômes, ses angoisses et ses inhibitions. C'est un sujet divisé par ce qui lui arrive de paradoxal, divisé par son inconscient donc. C'est un « je » en proie au désir, au paradoxe du désir, car Freud déjà en son temps nous précise bien que le sujet n'a pas de rapport univoque avec son désir, il le rejette, le censure, n'en veut pas. Dans « La science et la vérité », Lacan en fait une nouvelle traduction : « Là où c'était, là comme sujet dois-je advenir ⁴ », c'est-à-dire là où est l'objet *a*, le sujet divisé advient. Il s'agit de faire advenir le sujet divisé par l'objet *a*.

À l'époque du *Séminaire VII*, Lacan nous avait montré que ce qui guide l'action a toujours à voir avec l'objet perdu du principe de plaisir, qu'il s'agit de retrouver. Il ne s'agit pas de retrouver l'objet lui-même bien sûr, *das Ding* comme il l'appelle à cette époque, mais de retrouver cette première expérience de jouissance qui s'est inscrite et qui pousse à la répétition. C'est ce qui donne à *das Ding* sa dimension de réel, de réel comme ce qui revient toujours à la même place ⁵, précise Lacan. Il s'agit de retrouver les mêmes coordonnées de jouissance, soit comme aversion et déplaisir, soit comme trop de plaisir, comme Freud nous a appris à le reconnaître respectivement chez l'hystérique et l'obsessionnel. C'est sur cet objet que se réglera le principe de plaisir et ce qui donnera une orientation de l'action dans la direction de la recherche d'un Bien. *Das Ding* est ce qui organise la conduite mais à condition de ne pas trop s'en approcher, imposant ses détours.

Dans cet impératif éthique freudien il y a bien la recherche d'une vérité, mais de la vérité du désir et non celle d'un Souverain Bien ou d'une loi supérieure, celle d'un « *Wunsch* impérieux » qui dicte l'action. Il s'agit là d'une vérité singulière pour chacun, et non pas universelle, puisqu'elle s'origine d'expériences de plaisir ou de déplaisir. Recherche de la trace de jouissance liée à l'objet perdu et qui a fait événement de corps et inscrit donc cette vérité dans la dimension de la contingence de la rencontre ⁶ (*tuché*).

Avec ce renouvellement de l'éthique apporté par Freud, la pensée qui guide l'action n'est plus du côté de la conscience mais dans la logique du signifiant qui régit la pulsion et le fantasme, ce qui fait un sort à la pensée morale. Cela veut-il dire pour autant qu'une analyse pousserait vers une abolition de la morale au profit des instincts ? À cela Lacan répond : « L'idée peut venir, à première inspection, qu'elle [la psychanalyse] nous propose comme mesure de notre action, un retour à nos instincts. C'est un moment déjà depuis longtemps périmé », et il ajoute plus loin, « personne ne songe à craindre un ravalement moral de cette espèce dans la suite de l'analyse ⁷ », car la psychanalyse s'intéresse à la question du sens de l'action. L'originalité de Freud est de dire que ce sens caché, une fois révélé, ne va pas vers une

réconciliation. Il existe toujours un rapport conflictuel avec le désir et le sujet reste divisé dans son rapport au désir. Pas d'harmonisation ni de réconciliation à attendre d'une analyse, mais plutôt une prise de savoir sur « le rapport de l'action au désir qui l'habite ⁸ » nous dit Lacan. D'où son fameux « Avez-vous agi conformément au désir qui vous habite ⁹ ? »

Nous sommes bien loin, on le voit, du non moins fameux slogan « Jouir sans entrave », pour faire référence à une époque évoquée à la dernière séance par Martine Menès ¹⁰. Il ne s'agit pas de réaliser ses désirs plus ou moins conscients, représentables, nommables, mais de ne pas céder sur son désir, sur la structure du désir qui se réfère à *das Ding* justement, cet objet sans représentation avec lequel le sujet entretient des rapports toujours complexes puisqu'il est par définition insaisissable. Dans le *Séminaire X*, Lacan développera, grâce à l'élaboration de l'objet *a* qu'il amène, la fonction qu'il occupe de cause du désir, donc placé en avant du désir et non après. Ce n'est pas l'objet après quoi le sujet court mais cette part chue dans l'entrée dans le langage qui le rend toujours manquant et donc désirant. Ne pas céder sur son désir pourrait alors être entendu comme prendre en compte cette part chue, cet objet perdu, cette place vide, ce manque structural qui est le moteur du désir. De ça, le sujet est responsable, de sa position par rapport à son désir dans sa structure foncière de rapport au manque.

Quel sujet ? Un sujet divisé

C'est ce que reprend Lacan dans « La science et la vérité » en 1965 quand il dit que « de notre position de sujet nous sommes toujours responsables ¹¹ ». Mais que veut-il dire par « notre position de sujet » ? Lacan précise alors quel est le sujet qui intéresse la psychanalyse.

Ce n'est surtout pas un sujet incarné, il nous dit et il le répétera à plusieurs reprises dans son enseignement que ce serait une erreur de l'incarner dans l'homme. Car c'est précisément ce qui fait tomber dans les illusions de l'archaïque, de l'originel, dans la personne de l'enfant. Le saisir dans une quelconque évolution, dans une diachronie, appréhende l'homme comme objet de la science, objet de la psychologie avec ses étapes de développement, conception dans laquelle il serait donc jugé plus ou moins responsable selon les étapes de sa vie, suivant une logique de maturation et d'apprentissage. On voit bien dans l'exposé d'Anne Castelbou ¹² qui concerne des enfants qu'elle a reçus et qui reviennent faire une demande d'analyse une fois adultes, que ce qui est visé dans le travail analytique c'est la position du sujet dans sa demande quel que soit son âge. Si Lacan y est revenu à plusieurs reprises dans son enseignement, c'est peut-être que cette pensée était assez présente,

notamment à travers les travaux de Piaget et le développement de la psychologie, mais peut-être aussi pour bien marquer la différence avec l'objet de la psychanalyse, qui s'intéresse, elle, à la structure du sujet.

Ce dont il s'agit, c'est de la structure du sujet, quel que soit son âge, le sujet comme effet du langage, toujours représenté par un signifiant et qui apparaît dans le réel comme intention¹³, comme ce qui est capable de manier les signifiants à des fins purement signifiantes et non significatives, c'est-à-dire une utilisation du signifiant pour tromper et non pour signifier, puisque le signifiant en lui-même est asémantique, il ne signifie rien, on peut lui donner des significations diverses. C'est ce sujet qui n'apparaît que parce qu'un signifiant est « sauté » dans la chaîne, et de ce fait, intriqué à l'existence même de l'inconscient, il naît divisé en tant qu'il parle.

C'est le sujet du cogito cartésien qui, après avoir rejeté tout le savoir, constate qu'il ne lui reste qu'une seule certitude, celle de son être, son être à partir de quoi il peut reconstituer du savoir. Dans le « je pense donc je suis », la seule certitude de l'être réside dans le fait que je suis en train de penser, ce qui « fonde pour le sujet un certain amarrage dans l'être¹⁴ », pour reprendre l'expression de Lacan, un être sans prédicat, donc, et ce par le signifiant, tout en en restant séparé. Dans « La troisième », Lacan revient sur le cogito en en donnant une version différente qu'il énonce ainsi : « Je pense donc se jouit¹⁵. » Il semble que dans cette version le sujet n'est plus amarré à l'être par le signifiant, l'être qu'il dit même forclos, mais à la jouissance. Il pose là le sujet toujours divisé, mais séparé de sa jouissance. Cela amène d'autres interrogations sur la responsabilité, car de la responsabilité au regard de son désir inconscient avec sa formule « ne pas céder sur son désir » du *Séminaire VII*, on passerait à la responsabilité au regard de la jouissance et aux éléments de *lalangue*, ce qui semble, à première vue, plus complexe. Nous y reviendrons.

Dans le texte « La science et la vérité », de 1965, Lacan reprend la question moderne que Descartes a introduite avec son cogito et qui pourrait se formuler ainsi : quel rapport le sujet entretient-il avec le savoir et, pour ce qui nous intéresse, le savoir inconscient ? Cela l'amène à poser, suivant Freud, un sujet divisé entre savoir et vérité. Que peut savoir le sujet de sa vérité, de sa vérité inconsciente, de la vérité de son désir, de l'objet *a* qui le cause ?

Ce que le sujet en reçoit, il ne peut le recevoir que parce qu'elle parle, la vérité. C'est ce que Lacan nous disait déjà en 1955 dans « La chose freudienne » sous la forme de « moi la vérité, je parle », autre formule du « ça parle » freudien qui insistait déjà sur le fait que ce qui provient de l'inconscient suit les lois du langage et ne s'attrape que par la parole. Elle parle

dans les formations de l'inconscient, à l'insu du sujet – le sujet n'en sait rien –, tout en le laissant divisé de cet objet *a* qu'il ne peut saisir dans le langage. C'est pourquoi la vérité ne peut être que mi-dite, il reste toujours de l'insu qui ne saurait être résorbé, mais la seule façon de l'attraper est par le langage. Subsiste toujours une division entre vérité et savoir, il y a un point de rupture entre les deux, il n'y a pas de savoir exhaustif qui cernerait pleinement et complètement la vérité du sujet.

Le sujet étant structurellement divisé entre savoir et vérité, la question de sa responsabilité devient donc particulièrement épineuse. Ce qu'il peut savoir de sa vérité se déchiffre dans l'inconscient-langage, jusqu'à un certain point, car que peut-il savoir de l'objet *a* qui guide, qui organise ses actions, comme nous l'avons vu précédemment ?

Position du sujet quant au savoir

Ce dont il est responsable est donc de sa position par rapport à sa vérité de sujet et ce qu'il veut en savoir. La question devient alors : que veut-il en savoir ?

C'est la différence que Lacan fera plus tard entre ignorance « crasse » et ignorance « docte ». L'ignorance crasse est du côté de celui qui ne veut rien en savoir. Cette formule marque presque une position active du sujet de ne rien « vouloir » savoir, une position active même si elle est plutôt de recul. Et Lacan de fustiger dans « La science et la vérité » ce qu'il appelle « la belle âme ¹⁶ », l'erreur de « bonne foi », la malhonnêteté de vouloir se cacher derrière un « je ne savais pas », à quoi il répondra deux ans plus tard par un *Scilicet*, « tu peux savoir », titre d'une revue du Champ freudien. Ce « rien vouloir savoir » est d'ailleurs lié à l'horreur de savoir qui concerne la castration et le *pas* de rapport sexuel, comme le dit Lacan dans la « Note italienne ».

L'ignorance docte, quant à elle, concerne justement l'impossible. Dans un premier temps l'impossible de tout savoir de l'inconscient qui, malgré le déchiffrage, reste insu pour une part, du fait du refoulement originaire dit Lacan suivant Freud. Puis viendront les différentes formes de l'impossible : l'impossible à dire, à tout dire, le signifiant ne parvenant pas à épuiser le réel et notamment le réel de la jouissance ; l'impossible à écrire, à écrire « La femme », un signifiant manque dans l'Autre, ce qu'il écrit $S(A)$; l'impossible à écrire le rapport sexuel.

Lacan insiste sur le fait que s'il y a quelque chose que l'analyste a à savoir c'est bien ces dimensions de l'impossible. Pas d'échappatoire pour le psychanalyste qui a à en savoir quelque chose. « La position du psychanalyste

ne laisse pas d'échappatoire puisqu'elle exclut la tendresse de la belle âme ¹⁷. » Il y revient en 1972 dans « L'étourdit » et en 1973 dans la « Note italienne ».

Dans « L'étourdit » il nous dit : « De tout cela il saura s'en faire une conduite. Il y en a plus d'une, même des tas, à convenir aux trois dit-mensions de l'impossible : telles qu'elles se déploient dans le sexe, dans le sens et dans la signification ¹⁸. » Ainsi, c'est des trois dimensions de l'impossible qu'il saura se faire une conduite. Si en effet, déjà depuis l'inconscient-langage mais de façon encore plus évidente avec l'inconscient-réel, il ne s'agit pas de tout savoir à la fin d'une analyse, il ne s'agit pas d'un savoir exhaustif sur l'inconscient qui est proprement impossible, il y a quand même quelque chose à savoir comme condition pour occuper la place de l'analyste, ou bien un nouveau savoir qui doit advenir et qui concerne l'impossible. C'est sa position quant à ce savoir-là dont le sujet est responsable et dont il se fera une conduite pour occuper cette place. L'utilisation du verbe « faire » à la forme réflexive « s'en faire » indique bien la responsabilité qui lui incombe. S'en faire une conduite, donc, une conduite fondée sur la logique de l'impossible, qui convient à la logique de l'impossible.

Pour autant, Lacan s'emploie à préciser que des conduites, il y en a des tas, il ne s'agit surtout pas d'entrer dans la « bonne conduite », qui rabattrait sur un impératif moral, normatif, qui répondrait à un idéal. Pas de norme à la conduite de l'analyste telle que la dicterait par exemple l'identification à l'analyste. Mais c'est d'avoir acquis ce savoir sur la logique de l'impossible dans sa cure qui permet à l'analyste de la tenir auprès de ses analysants. De ça aussi, il est responsable.

La responsabilité du sujet se situe donc dans ce qu'il veut en savoir ; ce qu'il veut savoir de sa vérité, de son désir, de sa jouissance, de la logique de l'impossible, de ce qui le meut et de ce qui lui arrive. Il peut vouloir rester dans une position où l'Autre en est rendu responsable, responsable de son bon-heur ou de son mal-heur, c'est l'Autre qui est censé en répondre, comme dans la religion où la vérité comme cause est mise à la charge de Dieu ¹⁹, nous dit Lacan. Plus couramment dans la clinique, on observe concernant cette primauté donnée à l'Autre le fait de faire porter la faute à cet Autre supposé tout jouisseur, de le faire consister en faisant consister le sens et ainsi donner du sens au réel. Le sujet peut alors rester dans une position de victime ou de révolte, suivant que l'Autre est celui qui abuse ou bien qui lèse.

Christine Angot au micro de Guillaume Erner sur France Culture faisait une différence intéressante, il me semble, entre *avoir été* victime et *être une* victime, c'est-à-dire entre avoir subi ou souffert de quelque chose qui a fait effraction pour le sujet d'une part et s'y identifier d'autre part. C'est ce qui

lui inspirait une certaine méfiance à l'égard du « #balance ton porc », car ce trauma, disait-elle, chacun doit s'en débrouiller, chacun a à s'en débrouiller seul en définitive, ce qui ne veut pas dire nécessairement sans l'aide d'autres, mais chacun a à trouver sa propre solution singulière. Pas de solution pour tous, ou toutes en l'occasion, dans le traitement de masse. On peut ajouter que cela dépendra de la réponse du sujet, de la réponse que le sujet pourra donner à cet avènement de réel.

Peut-on dire alors que le sujet est responsable de ce qu'il fait de ce qui lui arrive ? Responsable dans le sens de pouvoir en répondre, et d'ailleurs ne tente-t-il pas d'y répondre tout au long de son trajet analytique ?

Réponse du sujet face au réel

Ce dont le sujet serait responsable c'est de la façon dont il répond aux avènements du réel qui ne manquent pas d'advenir du fait qu'il soit parlant. Car le réel qui intéresse la psychanalyse et que Lacan décline dans « La troisième » concerne les différentes formes de l'impossible, dont il a déjà été question, et le champ des jouissances que le signifiant, marquant le corps, produit.

Le sujet est responsable de la façon dont il répond à cette « malédiction » qui marque le sexe du fait de l'absence du rapport sexuel, impossible à écrire : comment il y répond par son fantasme et ses symptômes. Il est responsable dans le sens où il est le seul à pouvoir en répondre, répondre de sa solution singulière vis-à-vis de ce réel. Personne d'autre que lui peut en répondre, même pas l'Autre à qui pourtant il a longtemps imputé la faute, la faute de ses malheurs, de ses errances, de ses impuissances.

C'est ce que Lacan amène dans la leçon du 13 janvier 1976 du séminaire *Le Sinthome*, me semble-t-il, quand il nous dit : « Au gré de la pensée, il n'y a de responsabilité que sexuelle. » Que veut-il dire par là ? L'essence de la pensée et, donc, de tout ce qui fait sens, s'insère dans la réalité sexuelle, comporte une référence à l'acte sexuel et à sa dimension opaque. La dimension opaque de l'acte sexuel lui vient du fait qu'il ne réalise pas pour autant le rapport (sexuel). C'est en ça qu'il est une non-réponse ou une réponse à côté par rapport au réel du sexe de l'être parlant, la réponse à cet impossible est toujours à côté. Cela éclaire cette phrase prononcée au début de cette même leçon, « on n'est responsable que dans la mesure de son savoir-faire », c'est-à-dire de l'art, voire de « l'artifice », nous dit Lacan, dont on est capable pour faire avec le réel, et notamment avec le réel du sexe. Chaque sujet n'est responsable que dans la mesure de l'artifice dont il dispose, l'artifice au sens d'un faire qui nous échappe, qui déborde « la jouissance de l'esprit », pour répondre à cet impossible, toujours à côté bien sûr.

En effet, dans les dernières élaborations de Lacan, on remarque que, si le sujet est toujours divisé entre vérité et savoir, c'est du savoir insu de l'inconscient-réel que le sujet est séparé. C'est un savoir sans sujet qui travaille tout seul, constitué des éléments de *lalangue* qui se sont déposés. La responsabilité du sujet devient donc de prendre la dimension de ce qui s'y jouit et du hors-sens qui le constitue. La vérité, elle, reste liée à l'inconscient-langage qui parle à travers les rêves, les lapsus, les symptômes, toutes les formations de l'inconscient qui sont déchiffrables, et elle s'articule dans le langage, dans les signifiants, toujours mi-dite. Le tournant se situe autour du séminaire *Encore*, où le signifiant se trouve alors placé du côté de la jouissance, ou plutôt *joui-sens* ; la vérité prend alors un autre statut et est qualifiée de menteuse, car propre à produire des fictions, ou plutôt fixions, à travers les formations de l'inconscient. Elle est donc menteuse du fait qu'elle parle, mais aussi que ce qu'elle exprime sont des constructions qui fixent le sujet au sens, le sens que Lacan nous a appris à mettre du côté de l'imaginaire. Plus précisément dans « La troisième », il le place dans la lunule entre l'imaginaire et le symbolique.

La vérité comporte donc cette dimension de mirage qui appartient au sens et qui vient voiler le hors-sens du réel. La complexité de l'affaire réside dans le fait que de ce réel on ne peut attraper quelque chose qu'à travers la vérité justement. La position du sujet quant à ce qu'il a à savoir et dont il est responsable s'est légèrement déplacée de la vérité qui parle et qui peut se déchiffrer dans les formations de l'inconscient-langage au savoir insu de l'inconscient-réel. Mais alors que peut-on en savoir puisqu'il ne se déchiffre pas ? On pourrait répondre par un savoir sur l'impossible d'une part et d'autre part sur la façon dont le sujet fait avec la jouissance, notamment la jouissance du symptôme, et avec le réel.

C'est là que se situe ce que Colette Soler appelle « l'efficace du sujet ²⁰ » dans son cours de 2015-2016 sur les *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*. Cela suppose que le sujet ait une certaine marge, puisse répondre, donner des réponses qui sont les siennes, face aux problèmes qu'il rencontre et notamment à l'avènement du réel. Des réponses qu'il « fabrique », nous dit-elle, comme dans la phobie avec l'invention d'un signifiant comme solution au manque de signifiant de la castration maternelle, ou bien le fétiche comme déplacement compensatoire de ce qui manque ailleurs ²¹. Colette Soler ajoute que l'éthique du sujet est en rapport avec l'efficace du sujet, qui implique que le parlant est lui-même générateur de signifiant. Même s'il puise dans les signifiants qui étaient déjà là, il leur confère une fonction propre. Ou bien encore il peut créer un signifiant *ex nihilo*, c'est ce qui fait évoluer la langue, dit-elle, ce qui fait qu'elle est vivante. Pour que cela

devienne un signifiant du sujet, il faut non seulement qu'il produise une nouvelle signification mais qu'il y ait une appropriation, un investissement qui le fasse exister comme signifiant pour le sujet, un investissement qui vient de nulle part, non pas de l'Autre, et qui est de sa propre production subjective.

On pourrait en dire autant pour le fantasme puisqu'il s'agit d'une construction du sujet qui a pour fonction de répondre au réel de l'impossible et de la jouissance. En effet, le fantasme, comme *fixion* du sujet, permet de faire suppléance à l'absence du rapport sexuel en le liant au partenaire selon un certain mode de jouissance auquel il donne un sens sexuel.

Conclusion


Pour conclure, on peut dire que l'inconscient a introduit une nouveauté de taille dans la question de la responsabilité. Le sujet qui nous intéresse est un sujet qui en est divisé ; alors responsable, mais jusqu'où ?























Il y a apparemment quelques variations selon les différents moments de l'enseignement de Lacan et là où il en est de son élaboration de l'inconscient. On remarque notamment qu'il y a un glissement entre le texte de 1965 (« La science et la vérité ») et celui de 1972 (« L'étourdit ») quant à ce qu'il y a à savoir, puisqu'on passe de la vérité du sujet, soit l'inconscient-langage déchiffrable, à la logique de l'impossible, qui se déduit au cours de la cure. Mais ce qui ne varie pas, c'est que le sujet est responsable de sa position quant au savoir de ce qui le détermine. À un savoir sur son désir et son fantasme, Lacan ajoute un savoir sur l'impossible et la jouissance. C'est de son rapport à ce savoir que le sujet est responsable.

En 1976, dans le séminaire *Le Sinthome*, Lacan ajoute au savoir sur la logique de l'impossible, le savoir-faire, et d'une manière qui semble plutôt limitative : « Le sujet n'est responsable *que* dans la mesure de son savoir-faire », un savoir-faire avec le réel, et notamment le réel du sexe, qui n'est pas sans renvoyer à l'efficace du sujet et à la façon dont il répond à ce qui lui vient du réel. De ça il est seul à pouvoir répondre.

La question qui me vient alors porte sur le rapport de ce savoir-faire avec le savoir acquis pendant la cure sur l'impossible et la jouissance. Une cure n'aurait-elle pas quand même une certaine incidence sur ce savoir-faire ?... Ce n'est pas sans faire échos à la question que Nadine Cordova ²² a traitée en ouverture de ce séminaire et qu'on pourrait résumer ainsi : « Quelle est la conséquence de l'éthique d'une cure sur la vie d'un sujet ? »

Mots-clés : responsable, vérité, savoir, impossible, efficace du sujet.

*  Intervention au séminaire Champ lacanien « La voie éthique de la psychanalyse », à Paris le 8 mars 2018.

1.  J.-C. Pascal, « Réflexions sur l'histoire et la clinique de l'irresponsabilité dans le cadre médico-légal », *Mensuel*, n° 121, Paris, EPFCL, février 2018, p. 30-23.
2.  S. Aparicio, « Notes au sujet de la responsabilité », *Mensuel*, n° 122, Paris, EPFCL, mars 2018, p. 35-42.
3.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 16.
4.  J. Lacan, « La science et la vérité », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 864.
5.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 91.
6.  *Ibid.*, p. 32.
7.  *Ibid.*, p. 360.
8.  *Ibid.*, p. 361.
9.  *Ibid.*, p. 362.
10.  M. Menès, « Le privé est politique », dans *Mensuel*, n° 123, Paris, EPFCL, avril 2018, p. 41-47.
11.  J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 858.
12.  A. Castelbou-Branaa, « À propos de la responsabilité de l'analyste dans la rencontre avec l'enfant », article qui précède dans ce même *Mensuel*.
13.  J. Lacan, *Le Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, leçon du 11 avril 1956, et « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 459.
14.  J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 856.
15.  J. Lacan, « La troisième », conférence prononcée lors du 7^e Congrès de l'École freudienne de Paris à Rome, le 1^{er} novembre 1974, inédit.
16.  J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 859.
17.  *Ibid.*, p. 589.
18.  J. Lacan, « L'étourdit », art. cit., p. 487.
19.  J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 872.
20.  C. Soler, *Avènements du réel, de l'angoisse au symptôme*, Collège clinique de Paris, année 2015-2016, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2016, p. 97.
21.  J. Lacan, « La science et la vérité », art. cit., p. 877.
22.  N. Cordova, « La psychanalyse et la vie », *Mensuel*, n° 121, Paris, EPFCL, février 2018, p. 7-14.